

Н.П. Анисимова (Тверь-Бордо)

A. F. LOSEV ET LA CRITIQUE DES THÉORIES DU SIGNE LINGUISTIQUE

Dans l'héritage théorique de A. F. Losev nous trouvons un domaine fondamental ayant trait en même temps à la philosophie et à la linguistique – c'est la théorie du signe linguistique. Tout en suivant les étapes de la gestation de cette théorie (sous une forme axiomatique), A. F. Losev essaie de déterminer sa position par rapport aux approches avancées dans ce domaine depuis l'antiquité. Ayant proclamé comme but l'élaboration de la théorie positive du signe linguistique, il reconnaît comme négatives un nombre des théories existantes. Sa critique se résume comme suit.

Tout d'abord, d'après lui ces théories souffrent du nominalisme, c'est-à-dire du défaut de réduire la connaissance humaine aux mots sans prendre en considération ses liens avec leur référence extra subjective (внесубъектная предметность). A. F. Losev remonte cette approche aux sophistes et à la philosophie médiévale. En reconnaissant le mérite du nominalisme de ces époques, l'auteur critique les tentatives des néopositivistes de substituer la connaissance humaine par les fonctions linguistiques détachées de la réalité objective.

Il trouve, aussi, erroné l'absolutisation du psychologisme dans l'explication des processus langagiers. Pourtant il ne rejette pas le rôle de la psychologie dans les sciences du langage. La critique la plus intransigeante est portée contre la théorie de l'arbitraire du signe, plus précisément contre le postulat du lien arbitraire et purement conventionnel du signe avec sa signification et son référent. Cette vision des choses, comme nous le savons, figure dans la conception canonique du structuralisme saussurien. Il faut remarquer, que dans les écrits de A. F. Losev le structuralisme «asémantique» représente la cible principale de sa critique. Le signe linguistique ne peut pas être isolé du système, car sa fonction c'est d'assurer la communication raisonnable et vitale entre les sujets parlants, il ne peut pas être substitué par un autre signe de la façon arbitraire ou se rapporter à une autre signification. A. F. Losev insiste sur le caractère déterminé du signe linguistique.

En discutant le côté logique, sémantique de la structure du signe, de sa signification et de sa référence, A. F. Losev propose d'examiner encore cinq conceptions portant sur ce sujet, qu'il ne trouve pas satisfaisantes. La théorie de l'identité considère la signification du mot comme une notion, concept. Vue sous cet angle, nous dit A. F. Losev, le langage se présente comme la pensée conceptuelle. On peut parler seulement du moment d'identité entre le mot et le concept, en supposant qu'il y a encore beaucoup d'autres choses dans ces rapports.

A. F. Losev récuse aussi la théorie de la différence (rappelons-nous entre parenthèses la thèse de F. de Saussure que dans la langue il n'y a que des différences). Si l'on absolutise la différence, le mot et sa signification se trouvent complètement détachés du sens ainsi que le sens se trouve détaché de ses fonctions d'expression.

La catégorie de la relation est très présente dans les théories de la signification. Elle est examinée sous formes différentes. Là aussi A. F. Losev conteste les tentatives de ramener le problème de la signification uniquement aux relations entre le signe et les représentations (Krouchevsky), entre le signe et le concept (Galkina-

Fedorouk), entre le signe et d'autres signes, entre le signe et l'action (behavioristes et Wittgenstein). Nous admettons, nous dit A. F. Losev, que le langage est dans un certain sens un système des relations sémantiques, mais nous ne devons pas n'y voir que ce système, car le langage est un phénomène très complexe.

La théorie du signe et de la signification doit être construite de telle façon, qu'elle puisse éviter l'hypostase platonicienne des concepts, le subjectivisme nominaliste ainsi que la formalisation illimitée du langage. A.F. Losev reconnaît l'importance des aspects du problème du signe linguistique soulevés dans des théories de l'identité, de la relation, de la fonction, de la description et des invariants fonctionnels. Il leur reproche surtout leur caractère unilatéral et l'absolutisation d'un des aspects du problème.

A. F. Losev avance quatre principes de base pour la théorie du signe linguistique, tout en soulignant leur corrélation dialectique:

- si le langage est une généralisation, le signe linguistique représente aussi une certaine généralisation;
- cette généralisation est en même temps inséparable des particularités et des cas isolés qui subissent à leur tour l'influence de la généralisation;
- le général (commun) dans le langage peut être conçu seulement en rapport avec ses particularités respectives et en rapport avec d'autres résultats de la généralisation.

Aussi, tous les signes linguistiques forment des rapports, c'est-à-dire représentent des structures qui se reflètent réciproquement et qui servent de modèles les uns aux autres; tout signe linguistique étant une généralisation vivante, doit être infiniment souple, mobile, relatif et contradictoire, car il reflète la réalité vivante et a pour vocation de la transformer [3: 203-204].

Faisant abstraction des références que A. F. Losev fait à la théorie de réverbération (incontournables à l'époque), il nous semble pertinent de comparer sa critique avec l'analyse du structuralisme canonique proposée par F. Dosse dans son « Histoire du structuralisme » [2]. A notre avis, les conclusions de deux auteurs se rapprochent. Dosse voit trois défauts principaux de la version canonique de la théorie structuraliste:

- le tabou de l'histoire (prédilection de l'étude synchronique) ;
- la mort de l'auteur (exclusion du sujet parlant de l'analyse) ;
- la priorité de la forme (rejet du problème de la référence extralinguistique).

Tous ces trois points, nous les retrouvons (formulés différemment) chez A. F. Losev.

L'anhistorisme, à ses yeux, a un rapport avec le postulat de l'arbitraire du signe linguistique. Pour lui cette idée est liée avec le dualisme platonicien du caractère conventionnel ou naturel des signes linguistiques. Afin d'éviter cette alternative, A. F. Losev propose une solution nouvelle et originale, il insiste sur le caractère spontané de l'origine et de l'évolution du signe linguistique (et donc, du langage). «Le langage et les signes linguistiques qui le constituent, surgissent spontanément (et non pas de la façon préméditée et planifiée comme dans la pensée pure), ils fonctionnent spontanément et créent leurs propres lois du développement rationnel, qui ne se réduisent pas en lois de la pensée pure ni en aucunes lois de la réalité objective, cette dernière progressant de la façon globale» [3:122]. «La réalité linguistique a son évolution libre et indépendante, possède ses propres lois, c'est un phénomène historique, et non pas logico conceptuel ou global et matériel» [ibid.].

A l'instar du deuxième tabou du structuralisme asémantique (exclusion du sujet parlant de l'analyse) A. F. Losev avance une thèse évidente et banale, d'après lui, à savoir que le langage appartient uniquement à l'homme. «Le signe linguistique est, à dire simplement, un signe humain, c'est-à-dire un signe en tant qu'outil de la communication humaine» [3:126]. «Tout signe linguistique est un acte de la pensée humaine». Il développe ensuite l'axiomatique de la valence linguistique, en posant que «tout signe linguistique est un acte d'interprétation de tels ou tels moments de la pensée, ainsi que de tels ou tels moments de la réalité, c'est-à-dire, la valence linguistique est toujours interprétative et sémantique» [3:129].

Il insiste sur le caractère illimité et spontané de la valence linguistique. Il voit aussi dans l'évolution des langues une certaine étape où celles-ci «arrivent à un degrés inouï de systématicité, de précision structurale» [3:135]. C'est alors qu'on peut parler aussi du caractère systémique des langues. C'est aux linguistes que revient la tâche de décrire les particularités du système de chaque langue respective tout en acceptant son caractère spontané.

A nos yeux cette approche se recoupe avec la théorie des révolutions technolinguistiques avancée par S. Auroux [1]. En réfléchissant sur la possibilité d'application de la théorie des révolutions scientifiques aux sciences humaines et à la linguistique en particulier (l'idée qui remonte à S. Kuhn et qui est largement discutée dans l'épistémologie des sciences expérimentales), S. Auroux propose de la remplacer par la théorie des révolutions techno-linguistiques. Ces trois révolutions sont :

- la mise en écriture des langues;
- la création des grammaires des langues vernaculaires ;
- la modélisation de la communication langagière.

Essayons de voir ces étapes à travers le prisme de l'axiomatique de A. F. Losev. La mise en écriture des langues, comme nous le savons, a eu lieu historiquement bien avant l'apparition des grammaires de ces langues. L'objectif principal – c'est la fixation des textes (initialement sacrés) afin de pouvoir les conserver et les transmettre dans le temps et dans l'espace. Nous savons aussi que ces textes, soient-ils religieux ou laïques, ne reflètent pas un système plus ou moins établi des langues, ces dernières étant à une étape de leur évolution où le caractère spontané prévaut sur la systématicité (en reprenant l'idée de A. F. Losev).

La deuxième révolution techno-linguistique peut être mise en correspondance avec une telle étape de l'évolution des langues où il est possible de dégager et de décrire « le côté constructif et technique de la langue, qui n'est que le système de la langue amené à son degré d'utilisation pratique » [3:136]. Autrement dit, ces deux premières révolutions techno linguistiques peuvent être mises en rapport avec les principales caractéristiques du langage, avancées par A. F. Losev : son caractère spontané, qui au cours de son évolution génère un système.

Enfin la troisième révolution techno-linguistique – la modélisation de la communication langagière dont nous sommes témoins, est enrayée par un axiome de A. F. Losev qui explique très précisément l'origine principale de ces difficultés. C'est l'axiome de la valence linguistique qui stipule que «La valence linguistique est toujours une valence illimitée et spontanée d'interprétation de sens» [3:134]. C'est cette caractéristique de la capacité humaine d'utiliser les signes, qui la diffère de tout autre phénomène naturel ou un dispositif artificiel. A. F. Losev remarque que jusqu'à présent cette valence spontanée du signe linguistique n'a pas été calculée

quantitativement (à notre temps on dirait numérisée). Cette problématique représente un vaste domaine que nous ne faisons qu'indiquer, pourtant, il nous semble que A. F. Losev a formulé par cet axiome l'obstacle principal de la réalisation de ce projet. Cette dernière remarque de A. F. Losev, formulée il y a trente ans, semble toujours d'actualité.

Le troisième défaut du structuralisme, mentionné par F. Dosse [2] – priorité de la forme, est tellement critiqué, que A. F. Losev reconnaît cette critique comme un lieu commun. En se dressant contre le structuralisme «absolu», il défend les structures linguistiques prises non pas dans leur isolement, mais dans leur unité avec le côté spontané non structurel du langage. Il se prononce contre la séparation des structures et de ce qui vient en langage avant ou en dehors des structures et qui détermine finalement son caractère spécifique.

L'argumentation de la nécessité de la formalisation du langage par le souci de lui donner le statut de science, et science exacte, reçoit chez A. F. Losev un contre argument, à savoir que la linguistique est une science qui possède son appareil méthodique approprié à cette discipline. L'abus des méthodes mathématiques et abstraites est susceptible d'annuler et d'ignorer l'objet même d'étude de la linguistique et de détériorer la linguistique en tant que discipline.

L'«asémantisme» du structuralisme canonique contesté par A. F. Losev, s'explique, à nos yeux aussi par le modèle binaire du signe linguistique qui constitue la base de cette conception. Le troisième composant du signe – l'objet de la nomination, se trouve rejeté, car il est admis que le concept (notion) suffit déjà pour l'analyse linguistique. L'idée que le langage est un système sémiotique universel susceptible de décrire tout autre système sémiotique, amène les structuralistes à avoir une confiance illimitée aux textes et à se confiner à l'étude de ces derniers.

Il est lieu de remarquer que dans son évolution ultérieure le structuralisme français a réussi à dépasser certains tabous sans pour autant modifier les postulats de base. Dans les modèles onomasiologiques (G. Guillaume, B. Pottier, A. Culioli) le tabou de restriction du troisième composant du signe – la réalité extralinguistique, est solutionné par l'inclusion dans l'analyse du monde référentiel comme point de départ. Le tabou du «facteur humain» est résolu dans la théorie de l'énonciation qui représente une «réplique française» à la pragmatique anglo-saxonne. Les bases de cette théorie ont été jetées par E. Benveniste et ont reçu un développement large et détaillé dans la pragmatique intégrée de O. Ducrot.

En conclusion il nous semble pertinent de remarquer que l'histoire des idées linguistiques nous prouve que le modèle «idéal» qui puisse prendre en considération toutes les facettes du phénomène langagier n'est pas encore établi. Chaque théorie contient un certain degré d'approximation de la vérité. Par conséquent sont à saluer les tentatives de créer les théories réalistes et cohérentes du phénomène du langage parmi lesquelles se trouve l'axiomatique de la théorie du signe linguistique de A. F. Losev.

Bibliographie

1. Auroux S. La révolution technologique de la grammatisation. – Liège : Pierre Mardaga, Editeur, 1994. – 216 p.
2. Dosse F. Histoire du structuralisme. – Paris : La Découverte, 1992. T. I, II.
3. Лосев А.Ф.